

Texte complémentaire (page 215 du manuel)

Les Aventures de Tom Sawyer, fin du chapitre IX

– Ce sont des vivants ! En tout cas il y en a un : je reconnais la voix de Muff Potter.

– Sans blague ?

– Si ; je la connais bien. Ne remue pas, ne bouge pas. Il n'est pas en état de nous voir. Cette vieille fripouille ! Il doit être saoul comme d'habitude.

– Entendu ; je ne bouge pas. Les voilà qui s'arrêtent ; ils sont en panne. Trouveront, trouveront pas. Les voilà qui se rapprochent. Maintenant ils brûlent ; là, c'est froid ; là, ils brûlent. Cette fois-ci ils y sont. Dis donc, Huck, il y a une autre voix qui ne m'est pas inconnue : celle de Joe l'Indien.

– C'est ma foi vrai ! c'est bien ce métis de malheur ! J'aimerais mieux avoir affaire à de vrais diables. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

Les deux gamins se turent car les trois hommes étaient maintenant près de la tombe et se trouvaient ainsi à quelques pas de leur cachette.

– C'est ici, dit la troisième voix dont le propriétaire, soulevant la lanterne, s'éclaira le visage. C'était le jeune docteur Robinson.

Potter et Joe l'Indien portaient un brancard sur lequel il y avait une corde et deux bûches. Ils déposèrent leur fardeau et commencèrent à creuser la terre. Le docteur mit la lanterne sur la tombe, à l'endroit de la tête du mort, et vint s'asseoir, le dos à l'un des ormes. Il était si près des enfants que ceux-ci auraient pu le toucher.

– Dépêchons, les gars, dit-il ; la lune peut se montrer d'un instant à l'autre.

Les deux hommes marmonnèrent une vague réponse et continuèrent à creuser. On n'entendait plus que le bruit monotone des bûches remuant la terre et le gravier. Finalement l'un des outils heurta le cercueil avec un bruit sourd et, une minute ou deux après, les deux hommes le sortirent de terre. De leurs bûches, ils forcèrent le couvercle, retirèrent le corps qu'ils laissèrent brutalement retomber sur le sol. La lune émergea de derrière un nuage et éclaira en plein la face du mort. Ils mirent le cadavre sur la civière, l'enveloppèrent d'une couverture et ficelèrent le tout. Potter tira de sa poche un couteau à cran d'arrêt, coupa l'extrémité de la corde et dit :

– Docteur, le travail est fait. Maintenant vous n'avez plus qu'à nous aligner un autre billet de cinq dollars. Sinon on vous laisse vous débrouiller avec le macchabée.

– Voilà qui est parler, dit Joe l'Indien.

– Voyons, qu'est-ce que ça signifie ? s'écria le docteur. Vous m'avez demandé de vous payer d'avance, je vous ai payés.

– Sans doute, mais vous avez fait mieux que ça, répliqua Joe l'Indien en s'avançant vers le docteur qui s'était levé. Il y a cinq ans vous m'avez chassé de la cuisine de votre père, un soir que j'étais venu vous demander quelque chose à manger, et vous m'avez dit que si j'étais là ce n'était sûrement pas pour faire de bonne besogne. Et quand je vous ai promis qu'un jour j'aurais ma revanche, même si pour cela je devais attendre cent ans, votre père m'a fait mettre en prison pour vagabondage. Vous croyez

que j'ai oublié ? Ce n'est pas pour rien que j'ai du sang indien dans les veines. Maintenant je vous tiens et nous allons régler nos comptes !

Il menaçait le docteur, lui mettant son poing dans la figure. Le docteur riposta d'un crochet qui mit le drôle à terre. Potter lâcha le couteau et s'écria :

– Eh là ! ne touchez pas au copain !

Il empoigna le docteur à bras-le-corps ; les deux hommes engagèrent sur l'herbe une lutte farouche, martelant le sol de leurs talons. Joe l'Indien s'était relevé, ses yeux flamboyaient de colère. Il ramassa le couteau de Potter et, tournant comme une bête fauve autour des deux combattants, guetta l'occasion d'intervenir. Tout à coup le docteur se dégagea, s'empara d'une pièce de bois provenant de la tombe de Williams et en porta à Potter un coup qui l'étendit sur le sol. Alors Joe l'Indien bondit, plongea le couteau jusqu'à la garde dans la poitrine du jeune homme, qui chancela et s'écroula sur Potter en le couvrant de sang. À ce moment la lune disparut derrière les nuages et cacha ce spectacle aux yeux des gamins qui, épouvantés, s'enfuirent dans l'obscurité de toute la vitesse de leurs jambes.

Quand la lune reparut, l'Indien regardait les deux corps étendus à ses pieds. Le docteur murmura quelques syllabes inarticulées ; son corps fut agité d'un frisson et il rendit le dernier soupir.

– Notre compte est réglé, murmura le métis ; le diable t'emporte.

Il vida les poches du cadavre, plaça le poignard fatal dans la main droite de Potter, puis alla s'asseoir sur le cercueil ouvert. Trois, quatre, cinq minutes s'écoulèrent. Potter commença à remuer, puis à gémir. Sa main se referma sur le poignard ; il le leva en l'air, le regarda d'un œil terne et, avec un tremblement, le laissa retomber. Puis il se dressa sur son séant, repoussa le cadavre et, d'un air hébété, regarda autour de lui. Son regard rencontra celui de Joe l'Indien.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

– Sale affaire, répondit Joe sans s'émouvoir. Qu'est-ce qui t'a pris ?

– Moi ? Ce n'est pas moi qui ai fait cela !

– Ne nie pas, ça ne sert à rien.

Potter se mit à frissonner et devint blanc comme un linge.

– Je croyais pourtant bien que je n'étais plus saoul. Je n'aurais pas dû boire cette nuit. Mais j'ai encore la tête lourde, pire que quand nous sommes partis. Je... je n'y suis plus du tout... Je ne peux pas me rappeler ce qui est arrivé. Dis-moi, Joe, vrai de vrai, mon vieux, est-ce que c'est moi qui ai fait ça ? Joe, je n'ai jamais voulu le faire..., je le jure sur l'honneur. Dis-moi comment ça s'est passé... C'est affreux ! Un homme si jeune et si plein d'avenir...

– Eh bien ! voilà. Vous vous battiez tous les deux ; il a pris ce bout de bois et il t'en a asséné un coup qui t'a flanqué par terre. Tu t'es relevé en titubant, comme tu as pu ; tu as attrapé ton couteau, tu le lui as enfoncé dans le corps juste au moment où il te frappait une seconde fois, et sous le choc tu es resté sans connaissance jusqu'à maintenant.

– Oh ! je ne savais pas ce que je faisais. Que je meure si je ne dis pas la vérité ! Tout ça, c'est la faute au whisky et à l'état dans lequel j'étais. Jamais de ma vie jusqu'à maintenant je ne me suis servi d'une arme. Je me suis battu, oui, mais jamais avec des armes. Ça, tout le monde peut le dire. Joe, il ne faut pas raconter ça. Tu es un bon type, Joe ; ne raconte pas ça. J'ai toujours eu de la sympathie pour toi, j'ai toujours pris ton parti ; tu te souviens ? Tu ne vas pas raconter ça, dis Joe ?

Le malheureux tomba à genoux devant le misérable meurtrier et le supplia en joignant les mains.

– Non, tu as toujours été un bon copain, Muff Potter, et je ne te dénoncerai pas. Je ne suis pas un faux frère.

– Tu es un chic type, Joe. Rien que pour ça je te bénirai jusqu'à la fin de mes jours. Et Potter fondit en larmes.

– Allons, ça suffit ; ce n'est pas le moment de pleurnicher. Allons-nous-en chacun de notre côté, toi par ici et moi par là. Grouille-toi et surtout ne laisse pas de traces derrière.

Potter s'éloigna, lentement d'abord, et bientôt se mit à courir. Le métis le suivit des yeux et murmura :

– S'il est aussi abruti du coup qu'il a reçu, et aussi saoul du rhum qu'il a bu, qu'il en a l'air, il ne pensera plus à son couteau avant qu'il ne soit trop loin pour oser revenir le chercher tout seul. Poule mouillée, va !

Quelques minutes plus tard, le docteur assassiné, le cadavre de Williams dans sa couverture, le cercueil abandonné et la tombe ouverte n'avaient plus que la lune pour témoin.

Le silence régnait à nouveau dans le cimetière.

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), fin du chapitre IX,
traduit de l'anglais par François de Gaïl